

Il n'y en a pas trois, il n'y en a pas huit, il n'y en a pas vingt-et-un: il n'y en a qu'un, mais un vrai, un pur, un tatoué. Un seul et unique "Carnet" de Biélorussie, qui s'intitule élégamment (notez l'humour glacé, de circonstance, et sophistiqué, à mon habitude):

MA RETRAITE EN (BIÉLO)RUSSIE

Ma mère m'avait dit, non pas de me couper les cheveux, mais: "Et si tu venais en Biélorussie avec moi en avril?"

Ma mère y était déjà allée une demi-douzaine de fois: elle s'y construit un pan de sa vie indépendant de ses enfants-qui-deviennent-grands. Elle y a ses amis que tour à tour elle visite dans leur pays et invite en Provence. J'étais touché d'être invité à partager un peu de cette vie-de-ma-mère-sans-nous (ses enfants), de sa vie de femme. Je me suis donc arrangé entre mes allers-retours au Libéria et à Amsterdam pour réserver mon mois d'avril.

Pour moi, c'étaient des vacances, la première fois depuis bien longtemps que je n'organaisais rien, mais alors rien du tout. Tout ce que je savais, c'est que nous voyagions en car, deux fois deux jours. Nous partions lorsqu'avril était vieux de quelques jours, et rentrions avant qu'il ne meure. Tout ça, voyage déduit, nous laissait deux bonnes semaines sur place.

Lorsque je suis arrivé chez ma mère en Provence, juste avant la naissance dudit avril, je lui ai demandé des précisions. Elle m'a dit qu'elle n'en avait aucune idée: elle avait communiqué nos date à ses amis, qui s'étaient chargés de notre emploi du temps! Tout ce qu'elle pouvait me dire c'est qu'elle avait cru comprendre que nous passerions la première semaine à Gomel, grande ville du sud-est, et la seconde dans la campagne au nord-ouest, où elle avait déjà randonné: pays de lacs et de forêts. C'est en effet à peu près ce qui est arrivé, mais n'anticipons pas.

Le car passait par Milan. J'avais donc décidé de partir trois jours en avance et de rendre visite à Ilaria, une très, très jolie infirmière aimée au Libéria (le premier Libéria, avec MSF). J'ai donc décollé en train, chargé d'un sac à dos peu plein pour moi et d'un énorme sac de voyage rempli de cadeaux de ma mère à ses amis, allant d'œufs en chocolat à une scie à onglets (authentique).

Ilaria, outre sa plastique à faire baver un photographe de charme, c'est un concentré de gaieté. Vivre à ses côtés quelques jours faisait chanter des chansons paillardes à un champignon neurasthénique. Elle habitait en fait assez loin de Milan, dans une petite ville de campagne, et comme je m'étais pris au dernier moment (bien entendu!), elle travaillait à son hôpital les journées. Nous avons donc passé les soirées ensemble, à deux ou avec son copain: ils ont une relation un peu étrange, où ils se séparent lorsqu'elle part en mission, et se recontactent quelques jours avant son retour, pour savoir s'ils sont "libres". Ilaria dit que tout le bénéfice est pour elle, et que s'il veut bien, c'est sa faute!

La journée, je m'occupais, c'est-à-dire que, enfin, je me reposais, c'est-à-dire que je lisais! Elle m'avait prêté son vélo, et m'avait recommandé une certaine balade. Je me suis ainsi re-

trouvé une fin d'après-midi au bord du canal qui avait vu transporter les pierres du fameux "dôme" de Milan. Il faisait frais sans faire froid. Le soleil poussiéreux n'en finissait pas de tomber au ralenti. Je me suis assis à l'ombre de la statue d'un Saint non identifié, et j'ai écouté l'eau. Je lisais les "Confessions" de Rousseau. Mais peu à peu le chant du canal m'a saisi, et emporté dans des "rêveries" que n'auraient pas reniées ce cher auteur.

Ma première réflexion a été de me dire que depuis quelques années, peut-être depuis les temps des "Carnets", j'étais trop sentimental. Je commençais à ressentir le besoin d'une retraite, de me recentrer sans penser à d'autres, même charmantes. C'était un peu mon but dans ce voyage en Biélorussie: renouer avec ce Laurent de mes vingt ans, qui pouvait passer des heures dans le silence et la prière. Le contexte devait s'y prêter, puisque les amis de ma mère étaient de cette même mouvance spirituelle qui a forgé mon adolescence. Et si ça ne se faisait pas alors, je savais que j'avais ensuite trois mois de Libéria hors de la capitale, et que ce serait très propice à un recentrage.

Je réfléchissais également que j'arrivais à un tournant bien étrange de ma vie, où je ne pouvais plus me réfugier derrière la tristesse facile d'un "personne ne m'aime": ça devenait trop outrageusement faux, à tous niveaux. Je n'avais donc plus d'excuse à ne pas être heureux, et si la paix m'échappait, c'est en moi qu'il fallait la chercher désormais. D'où la nécessité d'une "retraite".

Comme j'ai eu bien du temps au bord de mon canal-qui-avait-charrié-de-la-caillasse-aujourd'hui-fameuse, j'ai aussi longuement essayé de comprendre une idée qui m'échappait, de cerner un malaise qui me tourmentait dans bien des discussions mais qui jusque-là était resté flou, un peu comme un spectre dont on sent le frisson sans l'expliquer ni en voir la cause. Il me semble que, toujours ou presque, les gens exagèrent l'importance de la sexualité. Non seulement ceux qui aiment ça, mais aussi, justement, ceux qui mettent un point d'honneur à souligner des amitiés platoniques, etc. Je n'ai jamais bien compris pourquoi il fallait distinguer, parmi ses amis de l'autre sexe, ceux avec lesquels on avait dormi et les autres. D'ailleurs, je n'ai jamais bien compris où mettre la limite: s'embrasser? Se caresser? Dormir ensemble? Faire l'amour?

Autre approche de la même question: j'ai souvent discuté avec des amis de la question "amour ou amitié?", voire du "l'amitié est-elle possible entre gens de sexe différent?" (si, si!). Je dois être un peu anormal, mais en fait je saisis mal la question. Je n'arrive pas à distinguer fondamentalement l'amitié de l'amour, je n'y vois que des nuances et des différences de style. Quant aux caresses, aux embrassements, c'est encore plus flou: je n'y vois que des expressions contingentes, sur la base desquelles je serais bien incapable d'établir un *distinguo* tant soit peu clair.

Il y a bien des femmes que j'aime. Mais je ne puis dire que j'aime moins ou même différemment telle qui est mariée, heureuse, et avec laquelle je n'ai guère d'autre contact physique que la bise de retrouvaille (ce qu'on doit, je pense, appeler une amie), et telle que j'ai embrassée, avec qui j'ai pu dormir.

Il y a bien des femmes que j'aime, dont beaucoup que j'aime beaucoup. Mais la forme qu'a pris cet amour est, à chaque fois spécifique, unique. Il me paraît même normal qu'il y ait une part de circonstanciel dans cette expression: par exemple, lorsque nous étions seuls en mission, nous nous sommes embrassés avec Ilaria, et lorsque je l'ai retrouvée dans son monde, son Italie, pas. En quoi notre relation en aurait-elle fondamentalement changé? La belle Ilaria dort avec qui elle veut: ça ne peut pas changer la nature du lien que nous avons construit en-

tre nous, n'est-ce pas?

Je ne pense pas que tout cela soit très clair. Si j'essaye de me résumer, je dirais que parmi les gens que j'aime (hommes et femmes, d'ailleurs), chaque histoire est unique. Dans tout cela, la forme spécifique de sexualité développée (ou non) me paraît follement futile. Pas négligeable, bien sûr, c'est toujours bon d'exprimer son amour avec son corps, mais secondaire par rapport à tout le reste qui fait le lien spécifique entre nous.

Enfin. Revenons à nos voyages.

L'aller en car de Milan à Minsk était une partie de plaisir: à peine quarante heures de route, et si peu de monde que ma mère et moi avons chacun disposé de quatre-sièges-en-ligne pour nous allonger. Ma mère connaissait le chauffeur d'un précédent voyage, et les frontières se sont passées sans attente exagérée (une paire d'heures au maximum). Petite balade en famille, quoi.

Je me souviens de l'entrée à Potsdam: des panneaux publicitaire monstrueux, partout, et, derrière, une usine immense, magnitogorskesque. J'imaginai les flots de déchets polluants qui devaient s'écouler par une petite porte à l'opposé de celle par où sortaient les rutilants produits prêts-à-jeter. *Nos* déchets: je suis toujours révolté par ces apprentis-écolos qui voudraient que les "pauvres" fassent l'économie de la "phase polluante" du "développement", sans voir que si nous, dans nos douillettes démocraties repues, nous pouvions nous offrir le luxe de ne pas polluer, c'était bien parce que la production avait été délocalisée chez ceux qui ne pouvaient pas mégotter sur les rejets toxiques, et que ces déchets qui s'écoulaient hors d'une usine en Pologne, ce n'étaient pas les "leurs", mais bien les nôtres!

Biélo, enfin. Pins et bouleaux. Planéité absolue. Un parfum de Finlande, qui ne me dépayse pas du tout. Finlande-Biélorussie: un rapprochement qui a prévenu toute surprise: j'avais plus l'impression d'un retour que de la découverte d'un bout du monde. D'ailleurs, mon finnois ressortait et m'a empêché d'apprendre le moindre russe, mais j'y reviendrai.

Pendant que les pins défilaient, je racontais à ma mère ces histoires apprises à l'école du bois il y a quelques années: que l'Écosse était une forêt du temps où les Vosges étaient intégralement cultivées, et que les moutons avaient fait disparaître la forêt écossaise tandis que l'exode rural (et des facilités fiscales) avait laissé le champ à celle d'Alsace pour se développer; que la France (et l'Europe en général) a retrouvé depuis peu la surface de forêt qu'elle avait au douzième siècle, avant la croissance démographique de la "Renaissance" médiévale, avant le charbon de bois et la marine à voile; que la France possède aujourd'hui le plus beau bois de chêne du monde, planté par Richelieu qui pensait préparer la flotte du futur (les temps ont bien changé en trois siècles), et qui avait eu l'intelligence suprême de faire sélectionner les glands pour planter des chênaies de chênes droits pour les planches et des chênaies de chênes tordus pour les étraves et les côtes des navires, et que ces dernières ont si bien réussi qu'on ne peut aujourd'hui en faire que du bois de chauffage.

La neige avait déjà partout disparu, mais les arbres étaient encore noirs. Nous les avons vus se couvrir de bourgeons dans les deux semaines de notre séjour. Il ne faisait pas froid, dans les 10°C. La terre était humide, l'eau affleurait de partout. Ma mère dit facilement qu'il lui semble que la Biélorussie est construite sur l'eau. Je disais la même chose de la Finlande.

Nous sommes ainsi arrivés à Minsk en milieu de journée, la capitale de ce pays presque aussi grand que la France. Youri, Slava et Vladimir, les amis de ma mère, étaient venus nous y

chercher en voiture: encore trois ou quatre heures de route, et nous étions à Gomel, où nous sommes restés une bonne semaine.

Gomel: des rues immenses, genre il faut prévoir une demi-heure pour aller acheter des allumettes "en face" (presque authentique!) et un semi continu de tours et de barres de dix à vingt étages. Slava habitait la tour numéro 109 de son quartier, parmi des dizaines de quartiers semblables: l'incarnation du cauchemar d'un architecte au fonctionnalisme primaire!

Comme les rues sont larges à donner le vertige et qu'il n'y a guère de véhicules privés, la circulation est des plus faciles. Je n'ai senti qu'une seule fois un certain trafic, c'était dans la capitale, le jour du retour. Tout le reste du temps, ça a été comme circuler en *roller* sur les Grand Boulevards parisiens entre trois et quatre heures du mat'.

*
* *

Présentations. Les amis de ma mère, ce sont essentiellement Slava et Youri. À Gomel, nous avons logé chez Slava, sa femme Emma et leurs deux garçons.

Papa-Slava est aussi anguleux que maman-Emma est douce de formes (plus que de caractère). Ils sont tous deux en milieu de trentaine. C'est elle qui a le travail le plus rémunérateur (un poste dans une administration ou quelque chose comme ça). Lui enchaîne les petits boulots et s'occupe des garçons. Pavel, l'aîné, une quinzaine d'année, était de toute la famille celui qui parlait le mieux quelques mots d'anglais. Papa-Slava s'y était mis depuis qu'il connaissait ma mère, et maman-Emma avait appris l'allemand. Pavel avait pu être envoyé une fois ou deux en Europe et aux États-Unis, mais il désespérais ses parents à force d'être désabusé, motivé pour rien. En cela, il était tout le contraire de son petit frère Vania, quatre ans, avec qui j'ai passé tellement de temps que ma mère a fini par dire qu'en m'invitant, elle avait emmené un jouet pour le petit! Je lui ai appris à jouer au "Jungle speed" et sitôt que nous sortions, en balade ou au marché, il se faisait cavalier de l'armée russe, fièrement monté sur mes épaules, ma fine veste rouge en cape. Bien entendu, nous n'avions pas trois mots de vocabulaire commun! Nous nous débrouillions par signes, et parfois demandions à papa-Slava: "Que dit-il?" ou "Dis-lui que blablabla!"

C'était rigolo, d'ailleurs, cette histoire des langues: je ne parle pas russe, et de tous ceux que nous avons fréquentés, il n'y a guère que Youri qui parle un anglais courant. Quelques-uns parlaient allemand, et ensuite... Restaient les signes! Je n'ai donc eu de conversation qu'avec ma mère (et Youri), durant tout ce mois! Mais je m'en suis sorti vivant (pour ça, 'faut être très intelligent - Renaud).

Je n'ai pas réussi à apprendre le russe: par quelque circonvolutions alambiquées de mon cerveau pourtant simple (j'insiste), ce qui me sortait était un étrange mélange des dernières langues apprises: dari-d'Afghanistan, finnois, et, même, espagnol! Inutile de préciser que c'était également inutile!

Par contre, j'ai plus ou moins appris à déchiffrer le cyrillique. C'est dur, parce la moitié des lettres sont comme les nôtres, mais ne se prononcent pas du tout pareil: B=V, N=I, P=R, etc. Et puis, il y a ces R et N retournés, comme dans "Spirou à Moscou" (respectivement IA et I). Ainsi, Minsk (la capitale) était indiquée sur les cartes МНІСК. Et le plus beau que j'aie lu, c'était un bar appelé САТІФ, saturne. Pas simple!

Nous avons donc partagé dix jours du quotidien de la famille de Slava. Bien entendu, je

ne m'illusionne pas: ils avaient préparé notre venue depuis des mois, et je suis bien conscient de tout ce qu'avait d'exceptionnel pour eux ce "quotidien" que nous avons partagé. Mais tout de même, avec un peu d'observation et de jugeote, je crois qu'on pouvait assez facilement se faire une idée de ce à quoi peut ressembler la vie vraiment quotidienne d'une famille biélorusse de classe moyenne. La maison avait deux chambres et un salon (avec lecteur de DVD), séparés par des portes (étonnamment vitrées) et de tailles relativement modestes mais viables, et une cuisine à deux frigos, mais sans guère d'autres appareils ménagers. Disons que dans les appartements que j'ai vus, j'ai en général remarqué un équipement "nécessaire", et peu de gadgets: les Biélorusses semblent avoir ce qu'il faut pour vivre, mais pas de superflu. Ils ont en général peu de mobilier, et surtout peu de lits: ils préfèrent les canapés convertibles. Le soir, chacun "met son lit" comme autrefois on "mettait la table" de tréteaux et de planches.

Le jour, ma mère et moi rejoignons Youri, ou c'est lui qui venait nous chercher: comme en Afrique, la plupart des gens ont un natel (téléphone portable), et je dois dire que j'ai été surpris de voir combien de dizaines de fois chacun sonnaient en une journée. À ce demander comment on vivait avant, surtout pour se rendre visite: il n'y a pas de digicode, et il fallait donc attendre en pied d'immeuble que le copain vous voie par la fenêtre!

Youri ressemble à Calvin (de "Calvin & Hobbes") lorsqu'il se coiffe pour que son père prenne une photo. À peine mon aîné. Photographe professionnel. Comme je l'ai dit, il n'y a guère qu'avec lui que j'ai pu avoir des conversations, et celles-ci tournaient en général autour du statut d'artiste, que, pour la commodité des choses, j'ai admis partager (ceux qui ont abordés le sujet avec moi savent que je me suis longtemps battu contre les "architectes-artistes", mais c'est un sujet compliqué qui mérite plus long débat que ces quelques lignes). Au début, je l'ai engueulé, un peu estomaqué de constater que malgré plusieurs séjours en Europe, il imaginait encore que notre vie était infiniment plus douce et facile que la sienne. Il avait une excuse, les gens qu'il fréquente, à commencer par ma mère, sont plus éduqués et plus aisés que la moyenne de nos pays. Mais du coup, j'ai dû commencer par lui expliquer la difficulté que c'était de vivre de son statut d'artiste chez nous.

Question: combien connaissez-vous d'artistes professionnels?

Pour ma part, ça tient sur les doigts d'une main: mon oncle Jean-Yves pianiste de jazz (qui vit de ses concerts mais édite ses disques à compte d'auteur) et sa femme Rachel, actrice de théâtre qui vit de cours qu'elle donne. Je ne crois pas connaître ni artiste peintre, ni photographe, ni auteur. Quant aux "arTchitectes" (mot de Guy Rottier), qui ont la chance de ne pas faire que de la station-service, je pense surtout à Bruno-mon-coplôme...

J'avais envie de présenter à Youri Émilie & Attilio (les amis rencontrés dans le Sahara) que j'avais visités à Marseille juste avant départ: elle est photographe, il est architecte, ils vivent de petits boulots dans le "Panier" de Marseille, et leur appartement est toujours squatté par l'un ou l'autre de leurs amis artiste en galère ou par un voisin exproprié ou en fin de Rémi... Des gens comme eux représentent beaucoup mieux, je crois, ce que c'est que vouloir vivre de son art sous nos longitudes.

Pour tout dire, je me suis même senti un peu insulté personnellement: comme tant d'autres, il voyait dans ma vie une éternelle balade, sans se rendre compte que si à trente ans je parvenais peut-être enfin à une toute première réalisation, et que si je courais le monde à la poursuite de telles opportunités, ce n'était pas de gaieté de cœur, et que mon compte en banque qui joue à sauter de part et d'autre de la ligne du zéro comme un enfant insouciant m'interdit pour encore pas mal de temps de songer à ce qui a été si important pour moi et que j'ai

dû sacrifier à l'architecture: une famille.

Alors merde, qu'on cesse de soupirer en me disant que les artistes l'ont facile chez nous!

Mais ces mises au point passées, nous nous sommes entendus comme des frères: il lui avait tellement manqué un collègue. Il disait "nous, les artistes", et se sentait compris. Nous rigolions comme avec mes sœurs, et ça faisait sourire ma mère qui nous observait. J'ai en mémoire des scènes genre je lui faisais traduire l'histoire de Paf-le-chien de l'anglais au russe (nb: déjà en anglais, cette histoire ne donne rien!)... Oups!

Autre thématique de discussion: les livres spirituels. Youri est un grand lecteur des Maîtres de toutes les grandes religions, tandis que pour ma part, j'ai arrêté depuis longtemps pour Camus et ses copains, que je trouvais solliciter plus mon propre jugement. Youri m'a sorti un jour: "Tu ne lis pas de livres spirituels? Mais alors tu ne sais pas ce que c'est que vivre!" J'aurais voulu avoir la présence d'esprit de lui répondre: "Mais ne crois-tu pas qu'on puisse ne jamais avoir lu de roman à l'eau de rose ni de guide des 111 premières positions du Kama-Sutra, et pourtant savoir aimer?"

Youri-le-photographe nous a plusieurs fois amené au parc: un palais néocl' en bord de large rivière. Sur l'autre berge, une forêt clairsemée. C'est au cours de telles balades que j'ai jamais à observer les gens. Là plus que jamais, j'avais l'impression d'être retourné dans les années 70: vieilles Toyota Corolla comme la première bagnole dans laquelle mes parents m'ont transporté, poussettes sans roues tous-terrains, velours côtelé et coudes rbletzés (rapiécés), écu-reuils roux (chez nous supplantés par les gris), lunettes à montures épaisses, Ladas, bien sûr, et vieux bus. Mais comme ceux qui ont su émerger financièrement s'empressent d'afficher ce que notre époque produit de plus criard, j'assistais donc au télescopage permanent de deux époques distantes d'exactement une génération.

Par rapport à l'Afrique, la différence essentielle que j'ai notée, outre les armées de petites gens qui travaillaient à embellir l'espace public (à commencer par repasser les pieds d'arbres au blanc de chaux), c'est l'impression générale de soumission, d'abattement, de résignation. Et puis, un conformisme extrême, comme en Suisse où on n'aime pas les héros. Au début, Youri avait un peu honte des couleurs de mes vêtements, mais plus nous avançons dans la compréhension réciproque, plus ça a commencé à la faire rire de se balader avec quelqu'un que tout le monde regardait! Bref, il n'a pas fallu long pour que nous nous signalions du coude les visages les plus éberlués.

Rappelons tout de même que la Biélorussie, contrairement à la Russie, est toujours sous régime totalitaire, et que si des semblants de liberté existent, il reste "fortement conseillé" de laisser la radio d'État en bruit de fond dans toutes les pièces en permanence, et que toutes les entreprises qui émergent sont systématiquement interdites. Il n'y a pas, comme en Russie, une classe aisée issue du commerce: la pauvreté est généralisée. Difficile de décider duquel est pire... Peste ou choléra?

Pour en revenir au conformisme, Youri trouvait qu'on commençait à sentir en Biélorussie le poids des conventions sociales que nous imaginons à l'Extrême-Orient.

Enfin, Youri me signalait les "Babouchkas", qu'il traduisait par "femmes sans âge" tant il était impossible pour lui autant que pour moi d'estimer si elles avaient moins de trente ans ou plus de cinquante: fichu, robes usées, silhouette ployée...

Un jour que, du parc du palais, nous étions passés côté forêt, nous nous sommes posés au bord de l'eau, loin de tout et de tous. Il faisait soleil, et déjà trop chaud pour moi. Je com-

mençais à me sentir étouffer. Allongé pieds dans les sable et dos dans l'herbe, caché sous une chemise épaisse, je me disais que j'en avais marre de bouger, que j'avais envie de me faire du gras. En même temps, cette idée me faisait l'horreur que vous imaginer: j'ai la phobie du gras (sur moi, pas sur les autres) pire encore que celle de ma propre transpiration. J'avais l'impression de vivre depuis longtemps, si longtemps que j'avais un peu oublié ce qu'était le printemps, un long hiver où tout ce que j'avais à faire était de rassembler mes forces pour le jour où cesserait mon hibernation. Il y a des temps comme ça où le moindre effort coûte, où l'idée même de tenter quelques étirements épuise...

Difficile, cette métaphore de l'hiver: pour moi, l'hiver, c'est la saison où je vis. L'été, je sieste, h'hiberne...

Youri a alors proposé un bain. Pour faire bonne figure, je me suis fait violence, et j'ai plongé non à sa suite, mais avant lui, que l'eau glacée rebutait étrangement pour un Russe. Le froid m'a fouetté, et j'ai oublié toutes mes idées de gras et d'hiver: je vivais! Sur le retour, j'ai repéré une barre fixe sur un terrain de jeux, et j'ai fait trois tours en appui pour me rappeler que j'étais bien vivant!

Youri-le-photographe et papa-Slava: reste un troisième personnage dont j'ai envie de vous parler, Valodia, celui qui était venu avec les deux autres nous chercher à Minsk, et qui nous a accompagné dans bien des activités durant notre séjour à Gomel: pique-nique-guitare au coin du feu, etc.

Valodia, c'est le type d'homme qu'on ne remarque pas de prime abord. Il se cantonnait à son rôle peu glorieux de chauffeur, d'ami d'amis sans langue commune. Probablement dans sa quarantaine, un ventre rond, un visage doux: un personnage apaisant, pour tout dire. Et puis, il y avait ses yeux: brillants et vifs, contrastant avec le calme presque minéral de son corps. On aurait dit deux pierres précieuses enchâssées si profondément dans une statue qu'on ne pouvait les remarquer qu'en la fixant dans les yeux. Valodia avait ce regard effronté de ceux que la vie a marqué sans les abatre, cette gaieté supérieure que j'aime à appeler sagesse. Ses lèvres minces un peu serrées ne se déparaient jamais d'un demi-sourire avenant, qui semblait murmurer sans cesse de gais encouragements. J'aurais été une femme, de n'importe quel âge, je crois que j'aurais commis n'importe quoi pour épouser un sourire pareil. N'importe quoi.

L'une des seules sorties où Valodia-les-mirettes ne nous a pas accompagnés, c'est au haras (qui ne riait pas, je peux vous le dire): pour une fois, j'ai eu l'occasion de faire du cheval "pour de vrai", c'est-à-dire "comme il faut". Ben j'aime autant vous dire que malgré les heures de galop dans les montagnes enneigées d'Afghanistan et les collines tropicales du Panamá, je me trouvais bien gauche lorsqu'il s'agissait de tourner en rond dans un manège en soulevant les fesses en rythme!

*
* *

Dès les premières heures de notre arrivée en Biélorussie, j'ai eu à faire face à une cruelle désillusion: les Russes ne chantent pas tous merveilleusement! Pire, les chants d'accueil étaient aussi faux que sympathiques... Et ils étaient *très* sympathiques!

Et, autre désenchantement, nous n'avions pas de répertoire commun. C'est que la Russie communiste a produit des centaines de clones de Brassens (comment ça, cocorico?), de

paroliers à guitare, dont ils nous ont régalez des soirées entières, mais sans que jamais nous puissions chanter "ensemble", hélas, mille fois hélas.

Par contre, Lioubov, une jeune fille chez qui ma mère avait logé lors de son dernier voyage, chantait dans le chœur professionnel de la cathédrale. Dans une église orthodoxe, en effet, plusieurs chœurs se répondent, dont des chorales d'amateurs, des chorales monacales, et une chorale professionnelle qui se tient là où chez nous trônent les orgues.

Lioubov nous a fait grimper audit balcon, et tandis que les choristes se faisaient des bisex ou grignotaient un avec-douiche en ajustant un foulard ou une jupe longue par-dessus leur mini (décence oblige), je détaillais les peintures vives des fresques murales qui envahissent tout. Le service a commencé: des heures durant (trois pour un court), les chœurs, les homélies, les prêches alternent. Nos choristes passaient donc le plus clair de leur temps à chuchoter des potins. Mais à tout moment, le jeune prêtre sévère, au nez plus rectiligne qu'un cordeau de maçon et aux yeux qui regardaient droit les faisait lever. J'oubliais alors les ors et barbes d'en bas, pour me laisser porter dans un monde féérique. Et lorsque j'ouvrais parfois les yeux, je me trouvais au milieu de pudiques femmes en chant, les plus belles du monde. Qu'y a-t-il de plus beau qu'une femme qui chante? Peut-être une femme qui aime... Et encore. Ça mérite débat!

Je serais resté tout le service et au-delà, mais nous étions attendus pour une soirée... Un soliste d'opéra nous faisait l'honneur d'un petit récital vespéral domestique chez papa-Slava. Malgré la gentillesse de l'intention, j'ai eu bien du mal à cacher ma déception: je n'aime ni les solos, ni l'opéra... À l'opéra, tout est consacré à la puissance, à l'effet, à l'ostentation. Je n'y trouve aucune intériorité. L'opéra prélude à la larme en gros plan hollywoodienne, au sentiment pavlovien. Le spectateur est nié en tant que sujet: on ne lui demande que de sursauter quand il faut, s'attendrir quand il faut, etc. "L'opéra est à la musique ce que la Bande Dessinée (la mauvaise) est à la littérature" (François Cavanna, *Maria*)

Il était gentil, ce gaillard qui époumonait ses tirades si fort que j'avais du mal à ne pas me boucher les oreilles, mais comment pouvais-je ne pas regretter mon église et son chœur collé aux voûtes? Comment ne pas frémir d'horreur quand il attaquait *Panis angelicus* (que j'ai chanté en mon temps) comme une chanson martiale?

Et puis, chanter tout seul, quel intérêt? Le chant, c'est avant tout une communion, et le solo est au chant ce que la paluche est à l'amour. Et là encore, écouter sans participer: à quoi bon. Je n'ai guère l'âme spectatrice. J'aime chanter plus qu'écouter chanter, construire plus que visiter des œuvres d'architectes, danser plus que regarder danser, à mon niveau, si modeste soit-il: ce que font les autres, je m'en tape au-delà de ce que ça peut nourrir ce que moi je fais. J'aime Renaud parce que j'aime chanter Renaud.

Bref, j'étais mal à l'aise quand en fin de soirée, soucieux de nous voir participer, on nous enjoignait de chanter "quelque chose en français": j'étais venu imaginant chanter "ensemble", et j'étais peu soucieux de faire mon petit tour sur scène pour recueillir quelques applaudissements compassés et tellement malvenus entre amis.

Mais quelques jours après cette triste soirée au soliste, la famille Slava nous a invité à un concert "sur instruments traditionnels" qui m'a plu, même si je me suis trouvé affreusement déçu de le voir sonorisé: dans ce cas, pourquoi ne pas écouter le CD, plutôt? Et à partir du moment où c'est sonorisé, à quoi bon aligner une douzaine de cymbalons (vous savez, cet ins-

trument à cordes frappées qu'on trouve partout dans le métro parisien)? Et, surtout, pourquoi si fort? Je n'ai pas une oreille formidable, il s'en faut, mais j'ai bien trop souvent l'impression de vivre entouré de sourds.

Une fois ces maugréations maugrées, je me suis consacré à apprécier. Il y avait sur l'aile gauche une cymbaloniste blonde, triste, au long visage romantique, languissant. Une beauté aussi objective que peu à mon goût. Mais quoique peu sensible à sa beauté, j'ai été saisi par le concentré de son jeu, par l'exclusivité de sa concentration: elle était toute à se musique, à la musique, elle ne vivait là que pour jouer sa ligne dans la partition d'ensemble. Elle était magnifique.

Ensuite, deux accordéonistes m'ont plu également: elle n'était pas belle, je dirais même qu'il s'en fallait, mais pour jouer elle regardait son compagnon, quelconque, lui. Mais ils jouaient *ensemble*, presque l'un pour l'autre, et les trilles de leur musique tradi avaient des accents de duo d'amour. Je n'ai pas regretté ce concert.

*
* *

Valodia-les-mirettes nous a organisé un après-midi au "bagna". Ce qu'on m'en avait dit m'avait fait imaginer une sorte de sauna: en fait, *c'était* un sauna, exactement comme en Finlande, jusque dans les moindre détails dont les Finnois sont si culturellement exclusifs, genre le coup de se fouetter au rameaux de bouleau. Tout y était, absolument tout: encore une fois, c'était comme si j'étais retourné une fois de plus dans ce pays que j'aime...

C'était un petit sauna familial en ville, hélas: dans de tels moments de bien-être, je n'avais qu'une envie: courir nu, nager nu dans un lac froid, me coucher le ventre dans la neige et embrasser la Terre pour toujours...

Quand ça a été le tour des femmes, nous avons partagé un verre de vodka (je m'en suis tenu à un seul!), et le maître des lieux m'a initié à un jeu similaire au backgammon. Il m'a parlé de sa fille de dix-huit ans pleine de qualités avec des termes de marieurs, alors j'ai demandé à Youri-le-photographe qui alors m'avait compris de lui expliquer que j'avais beau être "occidental", j'avais bien du mal à gagner ma propre vie, alors pour ce qui était d'une famille... Je crois que ça a refroidi le bonhomme.

Je me suis aperçu le lendemain matin que j'avais perdu la bouteille de parfum que j'avais emportée pour l'après-sauna. Enfer, gruyère et chocolat! Quelle catastrophe: si je ne vous ai pas raconté cent fois mes histoires de parfum, en voici le résumé. Pas un mois auparavant, j'avais fait faire un détour de plusieurs heures à une danseuse amsterdammeuse pour aller chercher au seul magasin qui distribue mon "Maxim's de Cardin" (chez "Maxim's", de Cardin, en face du palais de l'Élysée) leur dernière bouteille. J'ai bien dit "dernière": il y a longtemps que ledit parfum n'est plus produit, et que je surveille la réduction du stock à chacun de mes voyages à Paris. Perdre cette bouteille, c'était perdre mon identité olfactive! Et puis, j'y étais d'autant plus sensible que je lisais alors "Le parfum" de Süskind et que j'avais la tête remplie d'odeurs et de senteurs, même si je n'aimais guère ce bouquin passé le magistral second paragraphe.

J'ai fini par retrouver mon précieux flacon (après avoir retourné, sinon Ciel et Terre, au moins tous les amis de ma mère), et je me faisais la réflexion suivante: j'ai énormément de mal à reconstituer des sensations. Par exemple, je n'arrivais plus alors à revivre la chaleur dont j'allais souffrir quelques semaines plus tard au Libéria. De mes amours, je me souviens plus de

mes sentiments que des corps. Ou, dans le car, j'ai eu un mal de tronche carabiné, mais qu'une fois passé je ne parvenais plus à me figurer. Je parviens aisément à visualiser des images, et un peu plus laborieusement des voix et des sons. Mais des sensations, nib. Est-ce normal, ou est-ce moi qui suis tordu?

*
* *

Après toutes ces aventures, nous avons quitté Gomel, la grande ville et la famille de Slava. Nous avons traversé tout le pays avec Youri-le-photographe pour vivre une petite semaine dans un petit village du nord-ouest, près des Républiques Baltées, où d'autres amis de ma mère avaient acquis collectivement une première maison dans l'intention d'en faire un centre de prière. Il nous a fallu retourner à Minsk, la capitale, y dormir, et embarquer ensuite dans un minibus qui nous a laissés perdus sur l'immense place déserte d'une petite ville de Province. Nous avons fait quelques courses, et on est venu nous chercher dans une vieille bagnole: une demi-heure de conduite sur des routes de plus en plus secondaires (mais qui jamais n'ont démerité l'appellation "routes"), et nous sommes entrés dans une bande dessinée de Lucky Luke, plus précisément "La ville fantôme".

Yetzavitchi (à vos souhaits!): une vingtaine de petites maisons de bois, six habitants dont pas un ne devait avoir moins de soixante ans, un couple de cigognes sur un arbre mort se bécotant d'heure en heure que ça vous attendrait un légionnaire lubrique, et c'est tout.

La maison collective était une de ces "datchas" en rondins, bardée de bois peint en jaune vers l'extérieur, et enduite à l'intérieur. Deux pièces, une pour vivre, dormir et manger, l'autre pour cuisiner, ranger, nettoyer. Eau au puits, dans le jardin: un joli puits sous un toit de feuilles de zinc bien pentu, avec manivelle pour rappeler St-Ex. Autour, des dépendances, un sauna que nous n'avons pas pris la peine de faire fonctionner, et une cabane au fond du jardin.

Eau au puits, donc, électricité, tout de même, et pour le chauffage, un poêle. Un de ces poêles de contes russes, énorme, ventru, une véritable pièce à lui tout seul, à cheval sur les deux espaces de la maison. Cette masse était percée de foyers un peu partout, et, au-dessus, juste sous le plafond, était aménagée une plate-forme pour la que la grand-mère se tienne au chaud, et où les paresseux des contes passent leur journée jusqu'à celle où ils épousent la fille d'un Tsar grâce à une aide magique! Lorsque nous avons vu ce poêle, Youri-le-photographe et ma mère se sont collés à lui (dehors, il neigeait) et moi, irrésistiblement attiré par tous les fantasmes des histoires lues durant mes jeunes et chastes années, j'ai décrété qu'attendu qu'un lit manquait, je dormirais sur le poêle... Ainsi fut-il fait.

J'étais saoul de ce monde féérique, entre bande dessinée et conte d'enfants. C'est ainsi qu'on peut résumer ma semaine à Yetzavitchi.

Nous étions sept, ce qui doublait la population autochtone. Outre Youri-le-photographe et ma mère, qui riions tout le temps maintenant que nous nous connaissions bien, deux petites vieilles et un jeune couple. Je dis "petites vieilles", mais elles avaient l'âge de ma mère. Seulement, dans notre famille, personne n'a jamais su faire son âge, pour le meilleur et pour le pire! Bref, deux femmes dans leur cinquantaine, un peu ratatinées par la vie, un peu ridées, mais avec au fond des yeux des étincelles. La première (ce n'est pas pour rien que je commence par elle) était ce genre de femmes qu'on oublie tant elles se fondent dans les murs. Moitié fantôme, moitié meuble familial et chaleureux, on néglige de leur adresser la parole,

mais si vous avez la chance de leur décocher par hasard un sourire et un clin d'œil, vous lirez sur leur visage translucide la marque d'une reconnaissance éternelle. La seconde, au contraire, c'était comme si l'âme d'un pinson s'était trompée de domicile une nuit. Toujours active, elle partageait son temps de travail en celui qu'elle sifflait et celui qu'elle chantait. De temps en temps, saisie d'une inspiration, elle embrassait deux d'entre nous à la fois, récitait une prière qui ressemblait à un air de comédie musicale, ponctuait de deux bises, et nous renvoyait à nos vies. En d'autres moments, elle demandait l'attention de tous, et proposait un chant, ou une minute de silence, puis nous laissait vaquer, songeurs.

Oh, que le monde serait beau s'il abritait plus de telles femmes!

Le jeune couple: deux maigres au nez droit comme un fantasme d'architecte, toujours actifs. Elle dans le genre Nicole Kidman, mais avec des mains usées. Lui, maigre et fort, tourné comme un cep. À eux deux, ils formaient le cœur actif du groupe de prière, sa source d'énergie principale, mais parfois épuisante pour le quidam. Comme ma grand-mère, incapables de supporter que quelqu'un ne s'active pas: ils ne m'ont laissé ni trêve ni repos. J'ai fini par m'enfuir pour une balade improvisée d'une demi-journée dans les collines et les lacs, les bois de bouleaux et de pins. Encore une fois, un paysage tout ce qu'il y a de plus typiquement finlandais.

Après avoir cuvé ma colère contre ceux qui m'empêchaient de bouquiner, je me suis doucement porté à méditer une question que je concluais ainsi: je suis incapable de résister à une femme triste. Je veux dire que si je côtoie une femme malheureuse qu'un bras chaleureux autour des épaules consolerait, je mourrais pour offrir mon bras. C'est comme consoler un enfant: alléger, même un tout petit peu, le malheur du monde, c'est ce que je vois de plus beau à faire de ma vie.

De retour, j'ai repris l'activité qui me plaisait (à condition qu'on ne me prive pas de mes moments d'intimité): creuser des trous pour planter des arbres. Je faisais de beaux trous bien carrés, bien alignés, et Youri se foutait de ma gueule en les traitant de trous suisses. J'étais de bonne humeur: les terrassements ont toujours été des moments heureux dans ma vie. Oh, d'ailleurs toute cette vie me convenait plus-que-parfaitement: un peu de travaux de pic et de hache alternant avec une vie domestique simple (j'aurais juste ajouté quelques heures pour lire et écrire), un certain froid dehors qui permettait d'apprécier la douce présence du poêle, quelques amis. J'avais enfin trouvé la "retraite" espérée.

J'aime les contrastes. Rien de plus agréable que la chaleur du poêle après la cabane au fond du jardin. C'est pour cela que j'ai tant de mal à vivre dans un monde où l'on ne privilégie que l'homogénéité des sensations, pompeusement baptisé "confort", alors que le confort est dans leur variété! Comment appeler "confort" l'absence de sensations à laquelle aspire notre société où toutes les pièces doivent être chauffées à la même température partout et tout le temps et où chaque tomate doit être le clone de sa voisine? La société de la pub veut nous faire croire qu'elle élargit sans cesse le spectre de nos choix alors qu'elle ne cesse de standardiser nos sensations...

Dans ce quotidien Yetzavitchien (vie de chien? Plutôt de chat!) si tant tellement à mon goût, une journée remarquable est néanmoins à souligner: notre visite à Sergueï-des-ocarinas. Sergueï travaillait la glaise, et le plus souvent en fait des petites flûtes de toutes formes, des ocarinas. Mais si ses mains habiles d'artisan étaient fascinantes, on s'en laissait facilement distraire par son regard encore plus envoûtant. Le gars Sergueï avait une présence absolument

remarquable.

Il aimait visiblement sa femme. Lorsqu'elle apparaissait, ses yeux brillent plus encore, même si à la seconde d'avant on s'imaginait que ce serait impossible, que, déjà, ce n'était pas Dieu possible d'avoir des yeux aussi vivant, eh bien non, il en rajoutait un couche, rien que parce que sa femme était là. Ce n'était pas un jeune couple: leur fils était un grand adolescent timide. Pourtant, il était patent que l'habitude ne l'avait pas emporté chez eux et qu'ils s'aimaient avec l'ingénuité des lunes de miel. Souvent, leurs mains se cherchaient, échangeaient une pression, une caresse, un mot d'amour de peau à peau. Il suffit d'un couple comme ça pour ne plus pouvoir désespérer du genre humain.

"Si c'est vrai qu'y des gens qui s'aiment..." (Cabrel).

Trop tôt, beaucoup trop tôt hélas, nous avons quitté Yetzavitchi et cette vie que j'aurais voulu voir s'enchaîner sur des années. Nous avons passé une dernière nuit à Minsk, et on nous a reconduits au car. Nous avons encore ri un bon coup avec Youri-l'artiste, complices. Nous avons embrassé ces gens avec qui il était si difficile de parler, mais qui pourtant nous étaient devenus si proches, si inséparables. Nous nous sommes sincèrement promis des retrouvailles. De fait, je viendrais bien passer un mois ou deux en retraite à Yetzavitchi!

Cette fois, nous en avons pour cinquante et une heures de bus (pas d'étape à Milan!), avec chacun son siège et rien de plus, et dont sept pour passer la frontière. Sept heures: battu le record précédent de ma mère, à cinq heures... Nous avons débarqué à Aix-en-Provence un matin de fin avril, et nous nous sommes retrouvés au milieu de ces petits culs qui déjà d'habitude ne me font effet que dans le sens du déplaisir, mais qui devenaient franchement odieux par contraste avec les âmes fortes qui m'avaient entouré pour un mois.

Oui, je retournerais bien à Yetzavitchi...

Monrovia, le 05 juin 2005
laurent